

VICTOR JACQUEMONT

VOYAGE AUX INDES (1830-1832)

VICTOR JACQUEMONT eut, à son heure, une célébrité qui n'a point été dépassée par nos explorateurs actuels les plus fameux. L'admirable recueil de ses Lettres, adressées du fond de l'Inde à sa famille, à ses amis, reste une des lectures les plus attachantes et les plus émouvantes.

Ce voyageur intrépide, d'un savoir éminent, est assurément, par ses qualités brillantes et solides, le type le plus accompli du Français de son temps, car rien ne vient altérer la pure beauté morale de ce haut caractère.

Né en 1801, Victor Jacquemont appartenait à ce groupe remarquable d'hommes qui, ayant grandi pendant l'épopée napoléonienne, se trouvèrent dans tout l'éclat de la jeunesse et du talent vers la fin de la Restauration, et furent, dans tant de carrières diverses, l'honneur et la gloire de leur pays.

M. Jacquemont père, ancien chef de l'Instruction publique et membre du Tribunat, avait trois fils, tous trois hommes de valeur et de haute distinction : Porphyre, l'aîné, capitaine d'artillerie en résidence à Paris; Frédéric, consul de France à Saint-Domingue; et Victor, le célèbre voyageur, géologue, botaniste et zoologue éminent.

Le père aimait tendrement ses fils; il se montrait fier de Victor, mais l'excellent homme vivait tout absorbé par un grand ouvrage de métaphysique auquel il travaillait depuis des années; aussi

ne s'occupait-il pas très activement de la carrière de ses enfants.

N'y a-t-il point, parmi les infinies nuances de la tendresse, cette fleur de l'affection, celle qui, tout en étant vive et vraie, demeure platonique, et celle

qui, toujours veille, prévoit, agit, la plus précieuse et la plus rare aussi? Telle était la nature de l'affection de Porphyre Jacquemont pour son jeune frère. Il fut pour lui l'excellent camarade, l'ami le plus tendre et le plus dévoué. Rien de touchant comme l'expression continue de cette tendresse entre les deux frères, exprimée dans les lettres du plus jeune. A chaque instant, on devine, on sent combien Porphyre veille sur Victor, l'encourage, le conseille, agit en sa faveur, et le soutient dans bien des circonstances douloureuses et délicates de sa vie intime.

Dès l'âge de quinze ans, Victor Jacquemont

terminait brillamment toutes ses études classiques; sa famille ne possédant point de patrimoine, il savait ne devoir compter que sur lui-même. Les sciences naturelles l'attirant invinciblement, il se met donc à suivre avec ardeur les cours de chimie du célèbre Thénard; mais une expérience de laboratoire manque lui coûter la vie: un récipient rempli de cyanogène (acide prussique) se brise dans ses mains, et, pour en avoir à peine respiré, il est atteint de phtisie laryngée. On le croit perdu, mais sa forte jeunesse le sauve; il se remet,



VICTOR JACQUEMONT.



et, pour achever de guérir, on l'envoie au château de la Grange, chez l'illustre La Fayette, vieil ami de la famille.

C'est là que le jeune homme commence son premier herbier, en arpentant plaines et bois; tout l'intéresse, le captive dans la nature. Il apprendra mieux encore à lire le livre merveilleux de la création en parcourant, avec le comte Jaubert, les montagnes de l'Auvergne, les Cévennes, les Alpes, tout en se faisant initier à la géologie par Ramond lui-même.

Aux yeux du monde, un savant ne saurait être qu'un personnage vieux, laid, négligé et distrait. On est absolument forcé de reconnaître que Victor Jacquemont, quoique passionné pour les sciences, ne ressemblait pas du tout à un tel portrait; bien au contraire!

Une fort belle lithographie nous le montre presque de face, son beau et franc visage entièrement rasé; une forêt de cheveux bruns coiffe en larges mèches le front élevé: le nez grand, droit, aux narines vibrantes, les sourcils réguliers surmontant de beaux yeux brun clair largement ouverts, la bouche plutôt grande, franche et spirituelle, dessinée pour l'éloquence, tout, dans cette belle figure, exprime l'intelligence, l'esprit et la bonté. C'est le vrai type du Français, du Parisien de la classe cultivée et raffinée. Les bras sont croisés, dans une attitude énergique et fière.

Grand, brun, de santé robuste, il fait souvent allusion à ses longues jambes, à sa grande figure maigre. Au cours de ses voyages, il laissera croître une barbe et des moustaches formidables, ce qui donne un grand prestige et impose le respect dans les pays qu'il visitait.

Ce portrait des plus fidèles expliquera facilement que Victor Jacquemont ait excité partout tant de sympathies, formé tant de solides amitiés, et qu'il ait si parfaitement su conquérir et dompter Anglais, Indous, Sykes, Thibétains farouches, bouddhistes, musulmans, maîtres et serviteurs.

C'est que Jacquemont fut par excellence ce que l'on appelle aujourd'hui « un sympathique »; dès qu'on le voyait, dès qu'il parlait, il inspirait l'intérêt, l'amitié, par l'originalité de son esprit, l'indépendance et l'élévation de son caractère, sa franchise spirituelle et sa parfaite simplicité; on trouvait également en lui l'instruction la plus variée, un vif amour de la science, joints au plus complet désintéressement.

Doué en tout d'une façon extraordinaire, rien n'échappe à sa pénétrante observation. Il sait décrire et peindre gens et choses avec un esprit, un charme et une vérité qui donnent un attrait si rare et tout particulier à sa *Correspondance*. Celle-ci a, de plus, le grand mérite d'être écrite en une langue excellente, en toute liberté d'esprit, uniquement pour sa famille et ses amis.

L'ensemble de cette *Correspondance*, publiée près sa mort par les soins de sa famille et de ses

amis, montre Jacquemont lié d'amitié avec les hommes les plus éminents de son époque. Une grande partie de ses lettres, après son père et son frère Porphyre, s'adresse à MM. de Jussieu, Cordier, Elie de Beaumont, trois princes de la science, puis à ses amis Prosper Mérimée, de Maistre, Victor de Tracy, Achille Chaper, Charles Dunoyer, etc.

Très jeune encore, il était déjà très répandu et recherché dans l'élite de la société parisienne, aussi raffinée par l'élégance et la courtoisie de ses mœurs que par sa haute culture intellectuelle. Jacquemont s'y plaisait infiniment, ainsi qu'au près des femmes de goûts et d'esprit cultivés. Ses lettres aux sœurs, aux jeunes femmes de ses amis, à sa cousine, Mlle Zoé Noizet de Saint-Paul, sont des bijoux d'esprit et de grâce affectueuse; on doit regretter que celles adressées à Mlle Malsy Chaper, sœur d'Achille Chaper, jeune fille d'une haute distinction d'esprit et de caractère, n'aient pas été, ainsi que beaucoup d'autres, jointes au recueil de la *Correspondance*.

A vingt-cinq ans, dans toute la fleur de la jeunesse, déjà connu et très remarqué, il eut le malheur de s'éprendre d'une passion violente pour la sœur d'un de ses plus chers amis, jeune femme d'une beauté rare, titrée, fort riche et lancée dans la société la plus mondaine et la plus élégante du temps. Tout les séparait; Victor en ressentit un chagrin profond; mais le frère aîné veillait, lui, le seul confident, l'ami sûr, le cœur dévoué. Inquiet de voir le jeune homme aux prises avec un désespoir qui altérerait sa santé, il le fait partir pour un long voyage dans l'Amérique du Nord.

Victor n'oublia point, mais il sut se rendre maître de lui; se mettant avec ardeur au travail, il envoie bientôt au Muséum de Paris d'intéressants rapports scientifiques tout aussitôt fort remarqués.

A Saint-Domingue, au repos près de son frère Frédéric, il apprend une nouvelle désirée qui le comble de joie: Porphyre a obtenu pour lui, des illustres savants, MM. de Jussieu et Cordier, directeurs du Muséum d'histoire naturelle, une mission scientifique! et, faveur particulière, on le laisse libre de choisir le pays à explorer. Il s'empresse de désigner, dans l'Asie, les Indes anglaises et l'Himalaya, contrées alors fort peu connues, surtout au point de vue des sciences naturelles.

De retour en France, le jeune homme, qui possède déjà bien la langue anglaise, se rend à Londres et parvient, chose assez malaisée, à obtenir d'excellentes lettres de recommandation pour tous les pays de l'Inde placés sous la domination de l'Angleterre.

Mais il est une clé puissante et nécessaire, la clé d'or, qui lui manquera cruellement, et qu'il lui faudra sans cesse remplacer à force d'esprit, d'énergie, d'intelligence; de ceci au moins, il était riche, prodigue même.

Le Muséum, en effet, ne peut lui allouer que six mille francs par an, pour une mission de cinq années. Six mille francs ! C'est la misère pour circuler et faire figure dans ce pays où l'or ruisselle, où l'on mène une existence de faste et de grandeur, où le moindre capitaine dispose d'une solde annuelle de trente mille francs. Mais notre Jacquemont voit l'avenir, tant espéré, tant désiré, s'ouvrir devant lui : il part ; il part plein de courage et d'espérance, après les plus tendres adieux à sa famille, à ses amis.

Le 26 août 1828, il s'embarque, à Brest, sur la *Zélée*, bâtiment de l'État sur lequel il a son passage. Or, pour aller de Paris à Calcutta, un navire à vapeur met un mois environ, en passant par l'isthme de Suez. Mais la pauvre *Zélée* ne possède que des voiles ; elle marche fort mal, c'est un vulgaire « sabot » ; par la route du Cap, elle mettra neuf mois pour arriver à Calcutta !

Avant son départ de Brest, Victor écrit encore à son cher Porphyre, et c'est presque la seule fois, dans toute leur correspondance, qu'il fait allusion à la trace laissée dans son cœur par son ardente passion pour M^{me} de M***.

« Je suis content, dit-il. Te dire que ma satisfaction est grave et sérieuse, c'est inutile. Il y a lutte au dedans de moi. Ma réflexion doit combattre mes impressions instinctives les plus vives, mais elle les domine si elle ne les fait taire. Il était temps que six heures sonnassent, il y a cinq jours, quand tu me mis dans la voie, car le chagrin me tournait au cœur ; cependant, il y a deux ans, quand je t'embrassai pour la dernière fois au Havre, c'était avec bien plus de peine et de douleur. J'étais alors, cher ami, j'étais au faite du malheur dans la vie. Chaque jour depuis a été pour moi meilleur, et maintenant, en regardant l'avenir devant moi, je vois une pente plus ou moins égale, mais constante, qui me conduit nécessairement vers une position honorable et satisfaisante dans ce monde. C'est toi, Porphyre, qui m'as jeté dans cette progression nouvelle de bonheur. Tu es la cause de ce que je serai, de ce que je ferai. A présent, je ne regrette plus rien du passé... J'écirai demain à notre père. Je le remercie tendrement des deux longues lignes qu'il a écrites en marge de ta lettre... Adieu, mes amis, je vous embrasse de tout cœur. »

Cette lettre, si simple d'expression, mais si vivement sentie, révèle tout à fait celui qui l'écrit, montre, avec la tendresse de son cœur, sa droiture, sa fierté, et la forte volonté de s'ouvrir une grande et belle percée à travers l'existence, par son travail et sa valeur personnelle.

Mais, pendant les infiniment longs mois de la traversée, Jacquemont ne reste point oisif : il travaille assiduellement à se perfectionner dans la

langue anglaise, étudie le persan, l'indostani, l'arabe, idiomes qui lui seront indispensables pendant tout le cours de son voyage.

Partout où relâche la *Zélée*, on fête au passage les officiers et le jeune voyageur français. A Ténériffe, un grand bal leur est offert ; Jacquemont y prend gaiement part et fait danser de ravissantes Espagnoles. On le voit, impossible d'être moins... vieux savant. En revanche, au Brésil, à Rio, le spectacle de l'esclavage, de la sombre misère des noirs à côté du luxe extravagant des blancs, le pénètre d'horreur. Mais au cap de Bonne-Espérance, où la pacifique *Zélée* arrive enfin ! le 20 décembre 1828, notre voyageur a la joie de se rencontrer avec l'illustre Dumont d'Urville qu'il connaissait déjà, et qui revenait de sa célèbre campagne sur l'*Astrolabe*, ramenant les débris du naufrage de La Peyrouse, recueillis à Vanikoro au prix de mille dangers, et dont notre musée de marine, au Louvre, conserve l'héroïque et douloureux trophée.

A l'île Bourbon, autre aventure ; le jeune voyageur reçoit une fastueuse hospitalité chez de très riches négriers.

« C'était à mon insu, dit-il. Je suis dans une courte période de magnificence ; dans quelques jours reviendront les privations de la vie du bord. Telle sera mon existence pendant plusieurs années : du luxe aujourd'hui ; demain, de la misère. Qu'importent ces choses à mon âge ! Que d'aliments pour la pensée... »

Enfin, il touche à Pondichéry, le 11 avril 1829, et tout aussitôt s'y fait d'excellents amis. Ce don rare et précieux le suivra partout et lui facilitera sa rude et difficile tâche. Aussi écrit-il à son ami Victor de Tracy, à Paris :

« ... Il y a entre les âmes tendres et généreuses de tous les pays une sorte de franc-maçonnerie naturelle et sainte qui les fait se deviner et se reconnaître de suite au travers des différences extérieures d'âge, de langage et de nationalité... »

A Calcutta, chez les Anglais, il trouve un accueil encore plus flatteur et plus bienveillant. Le jeune voyageur français qui arrive ainsi seul, sans suite, sans apparat, presque sans argent, porte avec lui, très à part de ses lettres de recommandation, le triple prestige de sa nationalité, si sympathique alors, de son titre de savant et de ce haut caractère tout de loyauté, d'esprit, de grâce aimable et simple. On l'accueille avec le plus généreux enthousiasme.

Lord William Bentinck, gouverneur général de l'Inde, vivait à Calcutta en véritable souverain de cet immense empire, disposant d'un budget de 600 millions, somme fabuleuse à cette époque. Point de plus grand seigneur, de plus puissant, obéi, respecté et craint dans tous les royaumes déjà courbés sous la domination anglaise.

Le pied à peine hors de la *Zélé*, Victor Jacquemont s'empresse de se rendre au Palais du Gouvernement, se faire présenter au maître de l'Inde. Mais celui-ci est occupé; c'est donc la spirituelle et très aimable lady Bentinck qui le reçoit. Rien d'amusant comme le récit fait par lui de cette première entrevue : tout de suite, la grande dame est charmée et conquise. Une demi-heure après l'entrée du voyageur, sans étiquette ni cérémonie aucune, elle le présente à son mari qui accueille le jeune étranger, le Français, avec la plus affectueuse simplicité. Traité par le Gouverneur et sa femme en égal, en ami, il est par eux comblé d'égards et de prévenances. Tous deux se montrent à l'envi envers lui les gens les meilleurs, les plus parfaitement simples, et cela au milieu d'une existence d'un faste royal, dont rien dans notre pauvre Occident ne peut donner la plus légère idée.

C'est encore à Victor de Tracy que ce jeune voyageur envoie son impression sur ce début aux Indes; elle vaut d'être citée :

« Mais l'homme qui fait peut-être le plus d'honneur à l'Europe en Asie c'est celui qui la gouverne. Lord Bentinck, sur le trône du Grand Mogol, pense et agit comme un quaker de Pennsylvanie. Vous devinez s'il manque de gens qui crient à la dissolution de l'empire et à la fin du monde, en voyant le maître temporaire de l'Asie se promener à cheval, en frac et sans escorte, et partir à la campagne avec un parasol sous le bras. Comme vous, mêlé longtemps dans des scènes de tumulte et de sang, comme vous, mon ami, il a gardé pure et vierge cette fleur d'humanité que les habitudes de la vie militaire flétrissent si souvent, ne laissant à la place que la bonhomie. »

Lord et lady Bentinck l'emmènent à leur palais de campagne, sur les bords du Gange, et quand vient la saison des pluies, il prend ses quartiers d'hiver chez l'avocat général, M. Pearson. Mais c'est à qui voudra avoir chez soi le jeune savant français; il se partage de son mieux, est aussi l'hôte du grand-juge, sir Charles Grey (deux cent mille francs d'appointements par an), qui possède une utile et magnifique bibliothèque, un vaste jardin où Jacquemont étudie les végétaux de l'Inde. Impossible d'être plus empressés, plus parfaits que ces deux éminents Anglais qui resteront toujours pour notre voyageur des amis excellents.

Chez sir Charles Grey, qui est par ses fonctions le personnage le plus important après le gouverneur général, Jacquemont est l'objet de l'intérêt, de l'empressement universels, accueilli, fêté, choyé, distingué de la façon la plus flatteuse. En vrai Parisien habitué à la vie du monde, il révolutionne tout tranquillement la sévère — et quelque peu ennuyeuse — régularité des coutumes anglaises; le soir, après une journée d'étude et de

fatigues, il s'en vient causer, jouer aux échecs, et persuade à lady Grey de lui chanter au piano des airs italiens; chose encore plus inouïe, sir Charles lui fait, *lui-même* ! du café délicieux sur le coin de la table; le jeune Français apporte avec lui la vie et l'animation : tous sont enchantés.

« Sir Charles Grey est l'homme qui voit l'Inde de plus haut. J'ai beaucoup gagné à le fréquenter... C'était à l'heure où toute la population de Calcutta dormait dans son lit ou sur un sofa que nous filions ainsi gaiement une couple d'heures. Jusqu'à sept heures du soir, j'avais travaillé comme un diable, et lui aussi. En revenant du jardin, crotté, mouillé, souvent je trouvais un cheval tout bridé qui m'attendait et, avant de me baigner, raser, etc., je galopais une demi-heure ou trois quarts d'heure, visitant chaque jour un lieu nouveau, et regardant vivre de près ces êtres bizarres, les Indiens. C'était une vie bien remplie de travail, de jouissances physiques, de plaisirs nobles et d'activité corporelle. Ma santé s'en accommodait. J'ai appris à marcher au soleil sans mourir; mais je dinais modérément et ne buvais que du vin de Bordeaux, tandis que les plus sobres faisaient un ample mélange de Xérès, Bourgogne, Claret, Porto, Champagne, et cela tous les jours. »

Voici donc notre voyageur lancé dans la haute société anglaise qui se le dispute à l'envi, à laquelle il plaît à l'excès par sa haute valeur intellectuelle tout autant que par sa simplicité, son naturel parfait et sa gaieté toute française qui secoue leur gravité et l'ennui de leur existence. Mais au milieu des splendeurs, de la magnificence de l'hospitalité britannique, de cette vie de grand luxe, Victor s'aperçoit promptement combien il est pauvre avec ses malheureux six mille francs, vivant à côté de grands fonctionnaires anglais, dont le moindre traitement s'élève à deux cent mille francs par an. Il s'empresse aussitôt d'écrire à Paris pour solliciter du Ministère et du Muséum un supplément indispensable au succès de sa mission. Il lui faudra attendre *sept mois* la réponse à Calcutta. Mais il ne peut rester oisif et travaille comme un forcené à étudier cartes, ouvrages anglais, ainsi que les dialectes nécessaires : sanscrit, arabe, persan, bengali, indostani, afin de ne jamais dépendre d'un interprète, et de pouvoir ainsi préparer une mission fructueuse pour la science, dans ses pérégrinations à travers l'inconnu de l'immense contrée qui sera toute remplie d'obstacles et de dangers pour l'audacieux voyageur. A cette époque pourtant si près de nous encore, les chemins de fer n'étaient même pas inventés, il n'y avait pour circuler que des routes difficiles ou pas de route du tout, à travers jungles, déserts arides, et populations plutôt hostiles à ceux qui les visitaient sans le moindre appareil guerrier.

Jacquemont devait donc avoir à lutter contre tous ces obstacles, sans compter le climat ou glacial ou brûlant, la difficulté de se nourrir, de trouver gens et bêtes pour l'aider et le transporter, et de plus le suprême souci de conserver sa robuste santé, base indispensable de succès pour son expédition.

Impatient, lassé d'attendre la réponse de Paris, il part (20 novembre 1829), ne comptant plus que sur ses seules ressources, sur son intelligence et sa volonté d'accomplir quand même, et glorieusement, la mission qu'on lui a confiée.

Partout, heureusement, le suivra la puissante protection de lord William Bentinck, le gouverneur général; grâce à elle, il pourra surmonter les terribles périls auxquels l'exposeront le perfide climat de l'Inde, son audace sans limites et son indomptable ardeur scientifique.

Quel rêve! quelle joie intime pour un homme comme lui de pénétrer au cœur de cette Inde mystérieuse, encore si peu connue, de jouir de tous les spectacles nouveaux qui allaient s'offrir à sa fièvre de curiosité et d'étude! Six cents lieues à faire pour atteindre l'Himalaya, but suprême de sa mission; et avec quelle faible et misérable escorte! C'est fou, c'est insensé, n'importe! en avant pour la France, pour la science, pacifique bienfaitrice de l'humanité. Rien ne saurait décourager sa bonne humeur, son indomptable énergie; accomplir de grandes choses avec de faibles ressources, il le veut, il le fera.

Pour mener un train de vie seulement convenable dans ce pays, avoir une suite, des serviteurs, des éléphants, il lui faudrait au moins cent cinquante mille francs par an. Il en a six mille. Il lui faut donc se contenter d'un cheval pour lui, d'une charrette de bambou traînée par des bœufs pour porter son bagage, les collections, les objets qu'il recueillera; un bœuf de transport sera chargé de la plus petite des tentes en usage dans l'Inde. Son *sais* ou palefrenier-coureur à douze francs par mois, suivra son cheval en courant pendant six cents lieues, en tête de ses six domestiques: l'un, portera son fusil; l'autre, la provision d'eau dans une outre; celui-là, le déjeuner du cheval; un quatrième devra cueillir l'herbe pour le bœuf, et ainsi de suite, comme dans la complainte de Malborough.

L'intrépide voyageur couchera sur une natte, par terre, sous le frêle abri de sa tente minuscule, mangera son frugal repas sur ses genoux, dans la seule assiette qu'il possède, vivant de lait, de maigres volailles, ou de sa chasse: un lapin, un vieux paon dur, enfin de n'importe quoi; il n'aura d'autre boisson que de l'eau mêlée de quelques gouttes d'eau-de-vie. Jamais de pain!

C'est dans ce riche et commode équipage qu'il s'en va gaiement braver les mille dangers qui le guettent, il le sait, à travers marais, plaines et forêts, climat meurtrier, fièvres, choléra, éléphants sauvages, bêtes féroces, bandits de grand chemin, mais bah! avec ses pistolets, sa carabine, son prestige d'Européen, et cette grande force: ne douter de rien, il passera partout. Il compte bien faire six à huit lieues par jour, tout en faisant ses observations de géologue, de botaniste.

On croit rêver en le suivant tout le long de ce voyage fabuleux, et en songeant aux mille facilités qu'on aurait maintenant pour l'accomplir. Ce serait une promenade.

Notre voyageur mettra de ce train quarante journées pour atteindre Bénarès; partout sur sa route, le passeport que lui a donné lord William Bentinck lui procure l'accueil le plus cordial, le plus empressé, dans toutes les villes et les simples postes où les Anglais sont établis. Il fait ainsi près de cent lieues à travers la jungle, les broussailles, les sables du désert, par des chemins à peine tracés, supportant courageusement gênes, souffrances, dangers et privations.

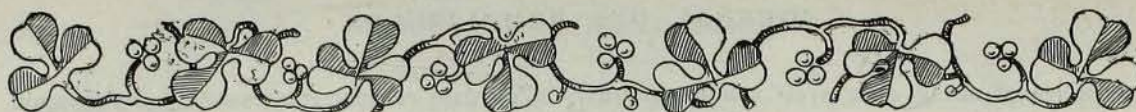
Rencontrant sur sa route la seule mine de charbon alors exploitée dans l'Inde, il en profite pour y descendre et l'examiner au point de vue géologique, à trente mètres sous terre, restant dans l'eau, la boue, pendant treize heures. C'est beau, le zèle pour la science!

Heureusement que de temps à autre arrivent des lettres des siens, que les amis anglais lui font parvenir à tout prix. Joies bien douces pour le voyageur perdu dans ces solitudes, à cette distance énorme de tous ceux qu'il aime si chèrement.

Dangers, mésaventures, heureuses chances, il les raconte dans ses charmantes lettres écrites un peu partout, comme il peut, avec cet entrain, cette simplicité spirituelle qui leur donne tant de piquant. Ainsi, l'un de ses serviteurs se révolte parce que le maître lui enjoint de placer l'outre qu'il a mission de porter sur le char, afin de prendre à sa place l'herbier. Le porteur s'indigne et refuse: il n'a pas été engagé pour cela! Un grand coup de pied, allongé par son maître, le fait rentrer dans l'obéissance. Jacquemont s'est mis bien au courant des mœurs hindoues, et pendant tout son voyage, il lui faudra régler ainsi ces sortes d'incidents, bien que cela répugne à son éducation d'Européen. Mais à plusieurs reprises, son salut dépendra d'un bon coup de pied bien ajusté, ou de quelque rude bâtonnée. Il le sait et n'y manque pas.

PIERRE DE GAMOND.

(La suite au prochain numéro.)



BIBLIOGRAPHIE

LES diverses études que contient le nouveau et remarquable volume de TH. BENTZON (1) nous révèlent le Canada, cette terre restée à bien des égards si française. Nos lectrices, pour en apprécier tout le charme, devront faire, avec l'auteur, la délicieuse navigation du Saint-Laurent et du Saguenay, visiter sous sa conduite les couvents de femmes de Québec et y évoquer les grandes religieuses du passé, goûter l'aimable accueil de la société canadienne. Pour contraste, une pointe en Nouvelle-Angleterre aux âpres souvenirs puritains, complète ce livre, rempli de pénétrantes observations.

Dans *La dernière des Condé*, P. DE SÉGUR (2) a réuni en un même cadre deux femmes très différentes : la touchante et rêveuse princesse Louise, et celle qui devint sa belle-mère : la princesse de Monaco ; ces curieux portraits, où revit un coin du XVIII^e siècle, ne conviennent pas à nos plus jeunes abonnées. Les autres y prendront l'intérêt très vif qu'inspire tout ce qui se rattache à l'histoire, en y ajoutant l'attrait de véritables romans, contés de façon piquante et agréable.

Madame Louise de France, par L. DE LA BRIÈRE (3), appartient à cette même époque. La fille des Condé fut bénédictine ; celle de Louis XV, on le sait, carmélite. L'auteur retrace moins sa vie de sainte que l'ensemble de faits qui expliquent cette remarquable vocation. Je ferai sur ce livre, écrit avec originalité et beaucoup de recherches, les mêmes réserves que pour le précédent, mais c'est une lecture attachante et infiniment profitable.

Cette appréciation, sans réserve aucune, s'applique aux *Lettres de Mgr de Ségur* (4) à ses filles spirituelles ; il y en a de charmantes adressées à des enfants, à des jeunes filles ; d'autres, à des religieuses, à des femmes du monde, toutes très simples, et constituant une lecture pieuse fort édifiante.

Parmi les récents romans, celui dont on a le plus parlé, est certainement la *Terre qui meurt*, par R. BAZIN (5). Cette terre est le Marais vendéen, dont M. Bazin dépeint, avec une infinie poésie, l'original aspect, à demi envahi par les eaux, et les paysans, âmes rudes et fortes, que gagne, malheureusement, chez les plus jeunes, le dégoût du travail des champs. La terre meurt, faute de bras pour la cultiver. C'est ce drame, dans une famille maraîchine, que René Bazin enveloppe des descriptions ravissantes dont il a le secret. Toutes nos abonnées peuvent lire ce beau roman, qui leur fera mieux connaître la vie de nos campagnes. *Le*

Serment de Lucette, par G. DE WAILLY (1), est un très amusant récit : un tuteur trouve moyen de décider sa riche pupille à renoncer au mariage pour se vouer à la science. Le but qu'il poursuit, l'intervention inattendue d'un jeune officier, le chalet enseveli sous l'avalanche, où se dénoue cette tragi-comédie, tout cela divertira fort les jeunes filles. Pour elles également, voici les deux derniers volumes de la *Bibliothèque de ma Fille*, toujours plus appréciée : *La Conquête de Burgau-house*, par B. DE BUXY (2), est la suite d'un précédent roman : *La Famille de Burgau* ; l'action, demeurée en suspens, s'achève à travers des incidents non moins dramatiques que ceux de la première partie, et cette lutte à mort, à propos d'un héritage, se termine par la justice et aussi le pardon. *Le Choix de Maura*, par M^{lle} AIGUEPERSE (3), dont il est inutile de vanter le talent bien connu, analyse la complète transformation d'une jeune âme, sous l'influence de la vie saine et calme, d'un entourage intelligent et chrétien. Les sites d'Auvergne dont s'encadre ce joli roman lui prêtent quelque chose de leur gravité souriante.

Deux autres romans ne s'adressent pas à toutes, bien que des jeunes filles d'un âge déjà sérieux puissent les lire. *La Bête à bon Dieu*, par G. TOUTOUZE (4), a pris tout le charme de son héroïne Madeline, qui incarne la bonté allant à tous, aux plus humbles, ne se laissant décourager par aucun malheur, aucun effort, aucune catastrophe bouleversant sa propre vie. *Les Justes*, par CHAMPOL (5), traduit la même idée, sous une forme différente : la justice, soit, mais, avant, la miséricorde et la charité. L'auteur sait, comme toujours, rendre très vivante, par le relief de ses personnages, la pensée élevée qui fait le fond de chacun de ses livres. Ce n'est pas du temps perdu que de lire de semblables ouvrages ; ils font réfléchir sur la vie, et l'envisager sous un aspect plus grave assurément, mais plus vrai et plus fortifiant. Dans le même sens, indiquons aux sœurs cadettes, aux lectrices de quinze ans, un livre fait pour elles : *Manon-Manette*, par O. GÉVIN-CASSAL (6), leur montrant des jeunes filles de leur âge, bien modernes, pleines d'initiative, sachant voir leur tâche en ce monde, et de bonne heure, la remplir vaillamment. C'est très joliment écrit, avec peut-être un peu trop de minutie de détails, qui feront toutefois apprécier ce qu'on peut mettre de poésie dans la vie simple.

A. CHEVALIER.

(1) Calmann-Lévy, rue Auber : 3 fr. 50. — (2) *Id.* : 7 fr. 50. — (3) V. Retaux, rue Bonaparte, 82 : 7 francs. — (4) *Id.* : 2 francs. — (5) Calmann-Lévy : 3 fr. 50.

(1) Calmann-Lévy : 3 fr. 50. — (2-3) Dans nos bureaux. V. aux annonces. — (4-5) Plon, rue Garancière : 3 fr. 50. — (6) Ollendorff, rue Richelieu : 3 fr. 50.



LA PART DU RÊVE

SUITE ET FIN



HUGUETTE l'écoutait pour la première fois et s'en grisait l'âme.

Enfin, elle se retourna vers Pierre, les yeux souriants, les lèvres tremblantes. Elle allait parler à son tour. D'un geste, il l'arrêta.

— Non, supplia-t-il, ne dites rien, je n'ai pas encore le droit de vous entendre ! Il me faut d'abord obtenir mon pardon.

Sa voix s'assourdissait, son regard devenait anxieux.

Un instant, Pierre garda le silence ; ses yeux seuls parlaient ; ils disaient enfin sa tendresse et aussi l'inquiétude d'avoir pris le mauvais chemin.

Il se leva, resta debout devant la jeune fille, et commença lentement, la voix très grave :

— Il y a quelque temps, un jeune homme, un inconnu pour vous, vous a été proposé. Il se nommait Bernard de Sorges. Vous l'avez repoussé sans consentir à le connaître. Vous le jugiez intéressé, calculateur, vil. Vous vous disiez que votre dot seule le tentait, qu'il feindrait pour vous sa passion. Ceux qui le connaissaient vous ont vainement garanti sa loyauté. Vous vous êtes entêtée dans votre refus, dans votre jugement aveugle, et Bernard de Sorges a été évincé.

— Pourquoi me parlez-vous de lui ?

Il continua :

— Ce refus aurait dû l'humilier, l'éloigner de tous. Il n'en a rien été. Il recherchait — ou plutôt on recherchait pour lui — une jeune fille quelconque dont le physique entrevu lui plaisait, dont l'éducation, la situation lui convenaient. Il se réservait de s'attacher peu à peu à elle, ou de s'éloigner, si leurs natures se repoussaient. Votre refus lui a fait deviner une âme très fière — trop fière peut-être — un esprit volontaire et droit, un cœur désireux de tendresse vraie. Il a cherché comment il lui serait possible de s'approcher de vous. Bernard de Sorges eût éveillé votre défiance... Vous avez accueilli Pierre Laurent...

Huguette passa la main sur son front avec égarment.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle.

— Je suis Pierre-Laurent-Bernard de Sorges.. me pardonnez-vous ?...

Elle s'était redressée livide. Ses mains étendues semblaient chasser un spectre effrayant.

— C'est infâme ! murmura-t-elle.

— Huguette ! ah ! je vous jure...

Il la croyait mieux préparée au pardon... Il vit quel abîme venait de se creuser entre eux, d'où surgissaient, dressés de nouveau, menaçants, les méfiances, les soupçons, son irritable orgueil, sa colère.

Elle ne parlait pas. Il la voyait se raidir, et ses traits se convulser sous l'effort d'une lutte intérieure, et n'osait plus rien tenter, rien essayer. Il dit tout bas :

— Huguette, je vous en conjure !

Elle lui jeta un regard si chargé de haine qu'il recula épouvanté. Et vraiment, en cette minute, elle le haïssait... Elle le haïssait de tout l'amour qu'elle avait pour lui tout à l'heure, et qu'il avait volé ! Elle le haïssait de lui donner cette impression de vertige, cette sensation d'isolement, au milieu d'êtres faux qui la trahissaient. Ainsi oncle Jean, sa tante, Denise aussi, peut-être ! Tous étaient du complot, tous lui avaient menti.

Elle eut un cri rauque, un cri déchirant qui bouleversa Bernard et, d'un grand élan, tête basse, elle s'enfuit. Elle courut, ainsi qu'une bête traquée, à travers champs, évitant le chemin où devaient s'avancer, complices paisibles, Denise et M. Gènevron.

Et Bernard de Sorges demeura là, dans l'écrasement de ses rêves, l'âme bouleversée. Puis, il pensa que M. Gènevron, que Denise allaient venir, qu'il faudrait raconter la scène douloureuse, et lui aussi partit, reprit à grands pas le chemin de Castel-Rose.

Huguette, haletante, sans ralentir sa course, parvint à Val-Fleuri. Dans le hall, elle passa devant Arnaud stupéfait, et courut s'enfermer dans sa chambre. Arnaud, sans hésiter, alla prévenir M^{me} Gènevron que « Mademoiselle » venait de rentrer et paraissait souffrante. M^{me} Gènevron trouva la porte close.

— Ouvre-moi, Huguette, qu'as-tu ?

Huguette ouvrit la porte toute grande et cria de sa voix changée, si rauque :

— Ce que j'ai ? J'ai que je sais enfin le mot de la comédie ! M. de Sorges s'est démasqué !

Un instant, M^{me} Gènevron fut interdite, elle se reprit :

— Cette comédie, cette innocente comédie, c'est moi qui l'ai imaginée...

— Mes compliments !

— Bernard de Sorges est un garçon exquis ! Tu ne voulais même pas le connaître, alors j'ai pensé que sous un autre nom... tu pourrais...

— C'est indigne ! interrompit Huguette.

— Huguette, supplia tante Adèle, effrayée de l'exaltation, de la pâleur de sa nièce, Huguette, j'ai cru bien faire, agir pour ton bonheur... J'étais sûre de lui, absolument sûre. Songe, je l'ai connu si petit... Sa mère était une sainte ..

— Lui, est un misérable, dit-elle la voix dure.

— Oh ! pourquoi le traiter ainsi ?

— Il m'a menti... depuis le premier moment... chaque mot qu'il disait affirmait sa fourberie. Je le méprise !

— Huguette !

— Et moi qui l'aimais !

Elle eut un éclat de rire strident qui fit pâlir M^{me} Gènevron.

— Huguette, suppliait-elle encore, je t'en conjure, calme toi ! Pierre Laurent te plaisait : pourquoi ne pas aimer Bernard de Sorges ?

— Bernard de Sorges !... Ma fortune doit lui tenir fort au cœur, puisqu'il a, pour l'amour d'elle, accepté un rôle dans cette bouffonnerie. Et, tout à l'heure, il me disait... Ah ! comme il ment bien ! c'est un maître en fourberie, un acteur merveilleux... Et je l'ai cru, moi... moi ! J'ai donné dans le piège... il a dû bien rire... rire de moi !

Toute son âme saignait. Et elle restait impuissante à démêler si la souffrance qui l'écrasait venait de l'humiliation de se voir jouée, de son orgueil ou de son cœur.

M^{me} Gènevron se mit à pleurer. Elle sentait s'écrouler l'échafaudage de ses chers projets, après s'être crue si sûre de la victoire ! Le côté dangereux de la comédie imaginée par elle lui apparaissait maintenant. Comment n'avait-elle pas prévu la révolte de Huguette dont elle connaissait pourtant la loyauté scrupuleuse et la fierté ? Elle s'était appuyée sur ce proverbe si faux : « La fin justifie les moyens ». La fin lui échappait... et c'eût été le bonheur pour Huguette. Bernard de Sorges, qu'elle avait connu tout enfant, élevé par une mère admirable, ne pouvait qu'être un noble cœur, un esprit élevé. Une amie commune qui ne l'avait jamais perdu de vue se portait garant du jeune homme. Et un si beau nom ! un si bel avenir !... Tout cela repoussé, méprisé par sa nièce !

Elle essaya encore d'apaiser Huguette.

— Je te laisse, dit-elle à travers ses larmes, tu vas réfléchir... Tu me désespères et tu vas briser le cœur du pauvre garçon... Réfléchis, ne le re-

pousse pas définitivement... laisse-lui le temps de se faire pardonner...

— Jamais je ne le reverrai.

— Je t'en supplie !

— Jamais, jamais, jamais ! Je ne veux même plus entendre son nom. Dites-lui que je le méprise... dites-le lui.

Une de ses terribles colères montait à la tête de la jeune fille ; ses yeux devenaient plus durs, ses lèvres tremblaient. M^{me} Gènevron sortit lentement, elle alla guetter son mari. Elle ignorait s'il avait vu sa nièce, s'il connaissait le dénouement de ce roman imaginé par elle. M. Gènevron rentra bientôt.

Il avait trouvé près du pont le bagage de Huguette abandonné. Inquiet, il revenait, soupçonnant une partie de la vérité. Denise était restée là-bas, attendant. Huguette pouvait avoir été du côté de Castel-Rose au devant de Pierre Laurent, puisqu'elle voulait lui parler. Elle avait dû s'impatienter, s'il ne s'était pas trouvé là. Tante Adèle découragée, désespérée, apprit à l'oncle Jean l'écroulement de leur beau rêve.

M. Gènevron eut sur les lèvres un cruel et inutile : « — Je te l'avais bien dit » ; il eut la charité de n'en pas accabler tante Adèle, ne voulant pas lui rappeler que, prévoyant le dénouement, il y avait opposé des raisons qu'on avait repoussées. Il se tut et accepta même la mission pénible d'annoncer à Pierre-Laurent-Bernard de Sorges l'anéantissement de ses espérances.

Une tâche pénible restait aussi à M^{me} Gènevron, celle d'écrire à l'amie qui s'était chargée de faire accepter au jeune homme son rôle, pour la prévenir de l'insuccès.

Aucun espoir ne restait à la pauvre tante Adèle. Elle connaissait trop bien sa nièce pour croire qu'Huguette pût revenir sur sa décision. Autant valait alors en finir de suite.

XIII

— C'est désolant ! comment, monsieur Laurent, vous nous quittez si vite ! Hier encore vous faisiez des projets pour les veudanges et, ce matin, vous nous annoncez votre départ !

La voix de la bonne M^{me} Gérard devenait tremblante. M. Gérard, lui, se contenait mieux. Il était certainement fâché de perdre son hôte, mais on lui avait parlé, quelques jours avant, d'une jeune Anglaise qui cherchait à trouver, sous le même toit, le vivre, le couvert et un très bon accent français... La chambre d'amis ne resterait probablement pas longtemps vide, c'était l'important.

Pierre Laurent, silencieusement, parcourait Castel-Rose, réunissant les menus objets lui appartenant. Il était fort pâle ; sur ses tempes, de petites veines bleuâtres saillaient. Arthémise le suivait, empressée, inquiète, sûre que le courrier du matin

contenait une mauvaise nouvelle pour leur pensionnaire.

M. Gènevron était venu la veille au soir, au moment où les Gérard achevaient de dîner — tout à fait inusitée, une visite à cette heure. — M. Laurent était sorti pour l'accompagner une partie du chemin, il paraissait déjà soucieux. Directement, au retour de sa promenade, il était monté dans sa chambre et, ce matin, il annonçait son départ — sûrement, son courrier du matin contenait une mauvaise nouvelle déjà redoutée peut-être ? Dans la remise, M. Gérard emballait lui-même la bicyclette de M. Laurent. Le petit groom était allé au village faire ferrer Fourmi. Pierre, triste infiniment, vint s'assurer que tout était bien. Cette bicyclette lui rappelait tant de choses !... tant de choses qu'on ne voulait plus laisser revenir !

Fourmi arriva de son petit trot pressé. Le groom mit pied à terre, mena la ponette au box avec un luxe inutile d'interjections et vint offrir ses services.

— Comme tu as tardé, reprocha M. Gérard.

— On m'a fait attendre. Le cocher de Val-Fleuri s'est arrêté chez le forgeron, parce que son cheval s'était défermé en revenant de la ville.

— De si matin à la ville ! Personne de malade au château, j'espère. As-tu demandé ?

— Oui, monsieur. C'est bien de chez le médecin qu'on revenait. Mademoiselle est malade... très malade même, on a dit...

— Très malade ! Mademoiselle ! Qu'a-t-elle ? demanda M. Gérard.

— Je ne sais pas.

M. Laurent avait pâli davantage. Il regardait le groom avec d'étranges yeux. Ce gamin devait mentir... Huguette allait bien la veille. Souffrait-elle à cause de lui ? avait-elle eu si grande peine ?... Alors, c'est donc parce qu'elle...

Il n'osa pas achever sa pensée. Machinalement, il continuait à boucler le grand mannequin d'osier de la bicyclette. Déjà, M. Gérard prévenait Arthémise de la maladie de Huguette.

C'était de braves gens. Les petites jalousies qui parfois aigrissaient leurs rapports avec les Gènevrons ne tenaient pas devant une tristesse ou une souffrance tombant chez leurs voisins.

Tout de suite, Arthémise déclara qu'elle irait savoir ce qu'il en était. Et, sans prendre le temps des complications de toilette qu'elle aimait, elle partit.

— Attendez-moi, madame, cria tout à coup M. Laurent, je vais avec vous.

Oh ! cette course par les petits chemins, faite souvent en plein espoir, seul avec ses rêves ! il la refaisait avec Mme Gérard dont le bavardage monotone l'exaspérait, pour aller savoir si, par sa faute, elle était vraiment très malade, la jeune fille qu'il aimait...

Dans la vieille avenue, Pierre Laurent s'arrêta.

— Je vous attends ici, madame.

Et il s'assit sur le banc de pierre, le vieux banc qui, deux fois déjà, les avait réunis, où, plus jamais, ils ne s'assiéraient côte à côte.

Qu'elle lui parut lente à revenir, Mme Gérard ! Et pourtant, lorsqu'il l'aperçut de loin, il trouva qu'elle était trop prompte. Il regrettait les minutes passées là dans la solitude douloureuse, là où il ne devrait plus revenir !

— Eh ! bien, mon pauvre monsieur Laurent, auriez-vous pensé cela ?... Une fièvre nerveuse qui se déclare ainsi brusquement, sans qu'on sache pourquoi.

— Et... le médecin ?

— Vient de partir : il n'y comprend rien. La femme de chambre m'a dit : « On croirait que Mademoiselle a reçu un grand coup... »

— Un grand coup !

— Elle parlait au figuré... C'est très mauvais, ces fièvres nerveuses !

— Comment... comment cela a-t-il commencé ?

— Hier, paraît-il, elle a refusé de dîner, se plaignant de la tête. Elle a souvent des migraines, on n'y fait pas attention... Son oncle ne nous en a même rien dit hier soir, quand il vint... Donc, on ne se met point en peine de ce mal de tête. Ce matin, la femme de chambre trouve Huguette brûlante de fièvre, avec des yeux qui ont l'air de ne pas voir... Eh ! bien ? qu'est-ce qui vous arrive, monsieur Laurent ?

— Rien, fit-il sourdement.

— Vous avez buté contre une racine... vous vous êtes fait mal, hein ? vous êtes vert ! Votre pied a tourné ?... Prenez bien garde, c'est traître, ces petites entorses de rien du tout ! Ainsi, moi, une fois...

Et l'histoire de l'entorse de Mme Gérard suivit, s'allongea, détaillée avec soin. Bernard l'entendait-il ?

M. Gérard guettait sur le seuil de Castel-Rose.

— Dépêchez-vous, cria-t-il, vous êtes en retard.

— En retard ? demanda Bernard, pourquoi ?

— Pour déjeuner... vous allez manquer le train.

— Le train... ah ! c'est vrai, je pars.

On se mit à table, le déjeuner s'acheva sans que M. Laurent parlât davantage.

A deux heures, il partit.

XIV

— Tu n'as pas trop frais ?

— Non, je suis très bien, merci, ma Denise !

— Veux-tu que je te fasse la lecture ?

Huguette secoua la tête.

— Non, merci, j'essayerai de lire un peu moi-même.

— Tu te fatigueras...

— Oh ! non... Mais comme c'est bizarre que quelques jours de fièvre vous affaiblissent ainsi !

— Tu l'as eue si forte ! Mais c'est fini, te voilà remise.

— Je vous ai fait grand' peur, je crois...
 — Peur ? quelle idée ! nous étions peïnés de te voir souffrir, voilà tout.
 — Tu es restée près de moi... Vous m'avez si bien soignée, tante Adèle et toi !... Et le pauvre oncle Jean qui pleurait ! Ils m'aiment tant tous deux ! J'ai été injuste... Ils ont cru bien faire...
 — Allons, ne parle plus de cela... pas maintenant, du moins... plus tard, on verra...
 — Non, murmura Huguette, c'est fini.
 Des larmes montèrent dans ses yeux.
 — Si tu pleures, s'écria Denise, c'est que tu le regrettes !
 — Non, non, ce n'est pas *lui* que je regrette... il m'a fait trop de mal... Tante Adèle t'a tout dit, n'est-ce pas ?
 — Oui. Je trouve que te connaissant bien, elle jouait gros jeu... elle a perdu. M. de Sorges aussi a perdu. Il t'aimait vraiment, Huguette !
 — Lui ? Non !
 — Si ! j'en suis sûre.
 — Tu vois comme on se trompe : je croyais qu'il t'aimait, toi.
 — Non, tu ne l'as pas cru, réellement, tu l'as *craint* surtout. Et pour être bien certaine de ne pas me sacrifier, tu as couru, toi, au-devant d'un sacrifice inutile. Mais il ne faudrait pas te tourmenter avec cette histoire ; n'en parle pas maintenant, tu as la fièvre encore.
 — Il vaut mieux que j'en parle.
 — Pourquoi ?
 — Cela me fait moins de mal que d'y penser tout bas.
 Elle se tut un moment, puis reprit :
 — Te souviens-tu... notre duo du *Roi d'Ys*?... Maintenant, Rosenn ne demande plus de confidences, c'est Margared qui veut parler... pauvre Margared ! elle ne trouve plus en elle assez de fierté pour s'en envelopper comme d'une impénétrable cuirasse.
 — Huguette chérie, pourquoi lutter contre toi-même ? puisque tu aimais Pierre...
 — Pierre ! Eh ! bien, oui, je l'aimais, parce que je le parais de noblesse, de désintéressement, de loyauté. C'était un Pierre créé par moi, il s'est démasqué lui-même. M. Laurent a disparu. Je ne connais pas M. de Sorges... Je ne sais de lui qu'un mensonge et qu'une trahison.
 — Mais qui te dit que ce mensonge... auquel il s'est seulement prêté, n'avait pas une excuse, un but qui le légitimait ?
 — On ne peut légitimer un mensonge.
 — Tu as raison... et pourtant...
 — Est-ce bien vrai qu'il est parti ?
 — Oui, dès le lendemain.
 — Tu vois bien !
 — Quoi donc ?
 — Qu'au fond il ne m'aimait pas. Serait-il parti si je ne lui étais indifférente ? Il aurait essayé de plaider sa cause et se serait défendu. Mais non, il

s'est dit : « C'est une affaire manquée » et il aura été chercher fortune ailleurs.

— Oh ! comme il faut que tu l'aimes pour être injuste ainsi ! L'amour trahi parfois ressemble à de la haine.

— Oui, je le hais... je dois le haïr ! c'est mon droit.

— Ton droit ! A-t-on jamais le droit de haïr ! Huguette, tu souffres... et moi, je dis qu'on peut te guérir... Attends !

Et Denise quitta brusquement la terrasse, traversa rapidement le hall et vint frapper à la porte de M^{me} Genève.

— Entrez, dit faiblement tante Adèle.

Elle avait, en moins de huit jours, vieilli beaucoup. Sa voix même était changée, sans assurance, comme perpétuellement voilée de larmes.

— C'est vous, Denise. Huguette me demande ?

— Non, madame. Je viens vous supplier de suivre le conseil de votre amie. Huguette pardonnera, si elle sait.

— Non, non, elle ne pardonnera pas ! Elle n'oubliera pas... elle ne croira pas ! Ce sera pour elle une émotion inutile.

— Je vous en prie, essayez !

— Vous voyez bien qu'elle ne parle pas de Bernard... son nom même lui est devenu pénible à entendre.

— Elle n'en parle pas à vous, madame. Elle craint de vous laisser voir sa peine... Avec moi, elle s'est trahie. Je vous assure qu'il faut tenter cet effort.

— Vous ne lui avez pas dit ?...

— Vous avez eu confiance en moi, vous m'avez lu ces lettres en me faisant promettre de ne lui en point parler... j'ai tenu ma promesse — je n'ai rien dit.

— Vous êtes une bonne fille, Denise, une brave enfant... J'espère que vous serez plus heureuse que ma pauvre Huguette.

— Heureuse, elle peut l'être, cela dépend de vous... Demandez à M. Genève ce qu'il en pense.

— Mon mari ! Il eût montré les lettres tout de suite, lui. Il pense comme vous.

— Vous voyez ! Alors...

— Alors... Eh ! bien, soit ! chargez-vous de tenter cela... Portez ces lettres à Huguette ; je n'en ai pas le courage. Elle ne les lira pas.

— Si ! Vous les avez remises dans leurs enveloppes numérotées ?

— Oui. Tenez, ma pauvre petite. Allez vite, puisque vous le voulez !

Huguette, rêveusement, regardait les pelouses du parc où voletaient déjà des feuilles séchées. Elle se sentait très faible, brisée physiquement et moralement. Ah ! qu'on lui avait donc fait de mal !

Denise s'approcha d'elle, l'embrassa doucement, elle paraissait très troublée.

— Huguette, dit-elle, promets-moi de lire jusqu'au bout... ceci !

Elle tendait à son amie un volumineux paquet de lettres dont une seule enveloppe portait l'adresse de Mme Genève. Les autres, plus petites, avaient dû être contenues dans celle-ci ; elles étaient blanches, un simple chiffre les distinguait : 1, 2, 3, 4, 5.

— Qu'est-ce ? fit Huguette.

Un flot de sang lui empourpra le visage, elle pressentait de qui lui parleraient ces lettres mystérieuses...

— Tu liras ? insista Denise.

Elle ne répondit rien.

Denise lui laissa les lettres et s'éloigna.

Dans la première enveloppe, qui portait l'adresse de sa tante, Huguette trouva la lettre d'une amie de Mme Genève, celle-là même qui s'était occupée de présenter Bernard de Sorges.

« Ma bien chère Adèle,

« Je reçois de Bernard une lettre qui me désespère et qui vient justement confirmer celle où vous m'apprenez la révolte et le refus de votre nièce. Je vous avoue que je lui en veux. Tout ceci arrive par sa faute : si elle avait consenti raisonnablement à voir notre jeune ami, que cela eût mieux valu ! Mais, peut-être, *lui*, se serait-il refusé à l'entrevue... Ce sont deux natures orgueilleuses et volontaires, faites pour se combattre... ou se briser. Et les voilà — votre nièce malade de chagrin — si son cœur n'était point engagé, elle prendrait moins tragiquement les choses — et Bernard désespéré, tout prêt à un coup de tête.

« Il faut, ma bonne amie, tâcher de réparer le mal que nous avons fait — ou laissé faire. Si nous arrivons à prouver à votre Huguette que mon Bernard a des sentiments aussi désintéressés qu'elle peut les désirer, peut-être reviendra-t-elle sur son arrêt — qu'en pensez-vous ?

« Cette preuve, je vous l'envoie. Lisez les lettres ci-jointes et, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, faites-les lire à votre nièce. Vous verrez le résultat, à moins que son cœur ne soit atrophié par l'orgueil, ce que je ne puis croire d'une enfant élevée par vous... »

Huguette, un peu tremblante, ouvrit l'enveloppe n° 1.

11 juin 189.

« Bien chère madame et amie,

« Ma pauvre mère avait raison de vous confier le soin de mon avenir ! Elle-même n'aurait pu mettre un plus tendre entêtement à me marier malgré moi. Vous savez pourtant bien, chère et excellente amie, quelles sont mes idées sur le mariage ? Je ne le crois possible qu'avec *beau-coup* de tendresse à la clef. Or, je me déclare incapable d'éprouver un sentiment quelconque,

« sur commande, pour votre protégée. Mlle D. a toutes sortes de qualités, je n'en doute pas. Elle a d'abord son nom qui est joli et pas commun : Huguette. Elle a surtout, dites-vous, une grosse fortune. Voilà un *surtout* qui ne me tente guère... Oui, je sais : mon nom et ce qu'on veut bien appeler mon bel avenir, ne perdraient rien à être doublés de quelques vingt mille livres de rentes... pour commencer. Mais j'ai une aveugle confiance en la Providence et je prétends que vouloir lui forcer la main est un crime. Donc, si je dois épouser une héritière, je la rencontrerai sur mon chemin, tout naturellement, sans que la plus dévouée des amies ait eu la peine de l'y pousser »

Et Huguette, hâtivement, ouvrit la seconde lettre.

1^{er} juillet 189.

« Eh ! bien, chère madame, traitez-moi comme vous voudrez, votre lettre me donne des regrets. — Soyez heureux, me dites-vous, on vous laissera en paix. Cette folle jeune fille craint d'être épousée pour son argent et veut être aimée avant tout. Vous m'aviez autorisé à vous nommer avant que vous la connaissiez. Elle vous soupçonne de calcul et ne veut pas de vous. »

« Voilà qui est clair et me remplit d'aise. Il y a donc de par le monde des jeunes filles qui rêvent encore ! Grands dieux, chère bonne amie, quand je pense qu'autrefois on leur reprochait d'être trop romanesques ! Les sports les en ont guéries. Mlle Huguette est une exception charmante et j'ai presque envie de vous demander de me faire connaître un moyen pour emporter la situation. Vous me dites : « Sa tante a la plus folle, la plus baroque des idées : une intrigue à la Marivaux dont je ne vous parlerai même pas... » Eh ! bien, si, parlez-m'en. J'ai joué du Marivaux en sortant de Saint-Cyr... je saurai peut-être encore. »

Numéro trois :

6 juillet 189.

« Chère bonne amie, c'est un peu fou... mais j'ai obtenu un congé, sous prétexte de santé, et je pars. Je m'installe à Castel-Rose et je me nomme Pierre Laurent. »

Huguette, fièvreusement, ouvrit la quatrième enveloppe :

« Chère madame et amie, vous aviez raison, elle est délicieuse ! Non pas éblouissante de beauté, mais fine, distinguée et si vivante sous son aspect un peu froid ! Elle a des yeux dont le premier regard m'a charmé, et qui m'ensorcellent de plus en plus... C'est bien la jolie nature que j'avais devinée, rien que sur son rêve obstiné d'idéal. Mais si je me réjouis de la trouver telle

« que je la souhaitais, je me désespère en pensant
« que le moyen accepté par moi pour me rappro-
« cher d'elle m'en éloigne peut-être à jamais. Com-
« ment prendra-t-elle le jeu dangereux que j'ai joué
« d'abord par curiosité, que je poursuis par crainte
« de la perdre si je reprends mon nom ? Je ne sais
« si jamais j'oserai parler... j'ai peur de rester
« ainsi indéfiniment... Et je m'éprends d'elle... et
« je souffrirai profondément, désespérément, si elle
« me repousse... que faire ?

Huguette poursuivait. — Cinquième lettre :

« C'est fini. J'ai parlé... et elle me chasse... Je
« ne vous dis pas que je souffre — c'est mérité —
« c'était prévu — mais elle souffre aussi par ma
« faute et cette pensée me rend fou... Peut-être ne
« souffre-t-elle que dans sa fierté... Mais la seule
« pensée qu'on s'est jouée d'elle suffirait-elle à la
« rendre malade ainsi ? Elle est malade et je pars...
« Je n'ai pas le droit de rester, pas le droit d'at-
« tendre qu'elle soit guérie d'un mal que j'ai causé.
« Je dois me désespérer et je me désespère, puis-
« que je n'ai pas su me faire aimer assez pour
« être pardonné, de m'être fait assez aimer pour
« que ma pensée lui soit une souffrance !

« Chère amie si dévouée, je vais vous peiner
« aussi. J'ai besoin de me reprendre, de réagir.
« On organise une mission pour le centre de
« l'Afrique; il y aura du danger sans doute —
« c'est ce danger qui m'attire. Peut-être laisserai-je
« là-bas un peu de ma souffrance... Si je reviens !
« Sinon... »

Huguette avait lu avidement. Elle reprit lente-
ment sa lecture.

Depuis que Bernard s'était dévoilé, depuis
qu'elle croyait indigne l'homme en qui elle avait eu
foi, un voile de deuil était tombé sur elle, l'écras-
sant de ses plis trop lourds. Elle ne voyait plus
devant elle qu'un trou noir où, lentement, s'en-
foncerait sa vie désormais sans joie... Et voilà que,
de nouveau, le soleil éclairait sa route, le voile se
déchirait et, devant elle, se levait l'horizon rayon-
nant de ses rêves ! Elle s'étonnait maintenant
d'avoir pu si cruellement, si injustement condam-
ner Pierre... Elle se complut dans ses remords,
s'attendrit à la pensée de se faire, à son tour, par-
donner, et puis, brusquement, elle eut la vision de
l'irréparable : Bernard engagé dans cette mission...
parti déjà, peut-être... Elle eut un cri : « Mon

Dieu, mon Dieu ! Il ne faut pas qu'il parte... il ne
faut pas ! »

Et toute chancelante encore de sa fièvre passée,
de l'émotion présente, elle se leva, appelant son
oncle, sa tante, Denise... tous ceux qui la croyaient
encore malade et désespérée et auxquels elle vou-
lait crier sa guérison.

Et dans le hall, Arnaud, qui la vit, comprit que
les drames des jours passés étaient finis et que la
joie allait revenir. Il entrevit une maison rendue
au calme, des repas à l'heure et — les maîtres
d'hôtel sont perspicaces — il eut la vision d'un
quatrième convive — un convive qui serait un
maître — élégant, correct, de grand ton, digne
enfin d'être servi par lui. Et Arnaud, pour la pre-
mière fois, s'épanouit tout à fait entre ses favoris
raides : il approuvait.

XV

— Eh ! bien, qui l'eût dit, Arthémise ?

— Moi, monsieur Gérard, je m'en suis toujours
doutée.

— Tu ne vas pas me dire que tu avais deviné
que M. Pierre Laurent s'appelait Bernard de
Sorges ?

— Non, mais je t'ai toujours dit : c'est un jeune
homme très bien. Te l'ai-je dit ?

— Ça, c'est vrai.

— Et penser que le voilà revenu dans sa cham-
bre ! Et qu'il y a eu un roman chez nous... et qu'il
s'y continue ! Jamais je n'en ai lu d'aussi intéres-
sants !

— Pauvre Mlle Huguette !

— Enfin, sans nous, M. Gérard... bernique !

— Comment, bernique ?

— Dame ! si nous n'avions pas voulu louer la
chambre d'amis !

— Tu crois... si nous n'avions pas voulu... que
ça aurait empêché...

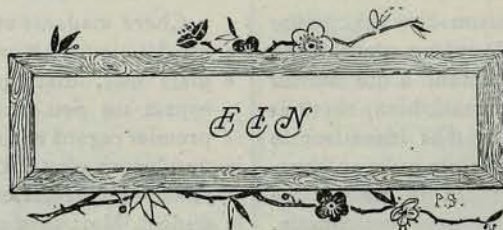
Arthémise était encore occupée à tordre ses
bigoudis verts. Elle se retourna, indignée, vers
Anatole, en train de nouer sur son crâne un fou-
lard jaune à ramages grenat.

— Si ça aurait empêché ! C'est-à-dire que c'est
nous qui avons fait ce mariage.

— Oh ! tu crois ? Après tout, en y réfléchissant !...

A sa fenêtre, dans la tourelle, Pierre-Laurent-
Bernard de Sorges regardait les étoiles et se de-
mandait s'il avait rêvé.

MARIE T.





REVANCHE!

SUITE



L sourit, mais ne répondit pas à cet appel jeté d'une voix qui tremblait sous un calme apparent.

— Le Comité va examiner sérieusement votre œuvre, voilà ce que je puis vous promettre. Au revoir, mademoiselle!

— Au revoir!

— Eh bien? demandèrent Ary et Léo, qu'il attendaient anxieusement dans la petite salle à manger de la rue Férou.

— Eh bien! il y aura une réponse le 4; mais, fût-elle bonne, l'abondance des manuscrits est si grande que, dans un an seulement, on pourrait le publier.

— Un vrai guignon! interrompit Ary. Pourquoi as-tu laissé ton cahier?

— Parce que, si on dit « oui », abaissant mon orgueil, je prie-rais le directeur de m'avancer le prix du roman.

Léo courut se jeter dans les bras de sa sœur. Ary, lui-

même, tout ému, posa ses lèvres sur son front, et, d'une commune voix, les deux frères s'écrièrent :

— Que tu es bonne, Solange! Une vraie mère!

L'après-midi du 4, tandis que Solange, d'un pas qu'elle pressait ou ralentissait tour à tour, suivant que son cœur se laissait aller à l'espérance ou au découragement, se dirigeait vers la demeure de M. Terny, celui-ci, tout en coupant les feuillets d'une revue, causait, dans son bureau, avec Renaud Kerviler.

— La Bretagne ne vous attire donc pas cette année? lui disait-il. Vous devriez être parti. Car, mon cher, vous avez fameusement besoin de l'air natal.

— Vous le croyez?

— Oui, je le crois... Un homme qui court visiter les pauvres, dès l'aurore, s'enferme ensuite tout le jour pour étudier des causes et préparer de merveilleux plaidoyers, mange peu ou pas, qui, jusqu'à dix heures du soir, passe son temps, soit à faire des conférences aux étudiants, soit à amuser des ouvriers, soit à instruire des gamins ignorants, puis, qui, rentré chez lui, écrit des articles une partie de la nuit, et dort deux ou trois heures — quand il se couche — cet homme-là, mon cher, a besoin, je vous l'affirme, du repos et de l'air de Saint-Quay.

— Docteur, vous devriez bien user des remèdes que vous indiquez aux autres.

— Est-ce que je m'éreinte comme vous?... Puis, je suis, à la chaîne, un vrai chien de garde. Que deviendrait la revue...

Il s'interrompit, voyant Renaud tirer son étui à cigarettes.

— Hé! mon ami, je dois, à chacune de vos visites, vous rappeler à l'ordre... Salon de dames ici... On ne fume pas...

— Une seule, vieux Terny! J'irai ensuite chez le coiffeur voisin, acheter un vaporisateur et un litre d'oppoponax ou de lavande ambrée pour assainir l'atmosphère de ce « salon de dames », où les dames brillent par leur absence.

M. Terny se mit à rire.

— Il en viendra! Il en vient trop, hélas! J'ai à donner aujourd'hui une réponse qui me coûte vraiment.

— Un refus d'insertion?

— Oui. La pauvre fille qui m'a présenté un roman est charmante, distinguée, sympathique, en un mot, et son regard exprime, à son insu, un « quelque chose » de si poignant!

— Une misère cachée! la plus horrible de toutes les misères. Ne pouvez-vous garder le manuscrit?

— Non; il y a cependant une grande fraîcheur de sentiments, un style peu banal, beaucoup de foi, beaucoup de cœur.

— Alors?

— Alors, on sent l'inexpérience d'un début. Pour faire une œuvre palpitante, sans intrigue, la pauvre petite a imaginé une héroïne si fière, si

désintéressée, que mes lectrices crieraient à l'impossible.

— Elle pourrait remanier son œuvre.

— J'y avais songé. Mais, « remanier l'œuvre », c'est créer une autre héroïne. Créer une autre héroïne, c'est enlever l'intérêt du roman. L'auteur a forcé la situation, voilà !

— N'y a-t-il pas, dans la vie, des situations étranges, forcées, des femmes d'une fierté, d'un désintéressement extraordinaire ? dit le jeune avocat d'un accent si singulier, si triste, que M. Terny le regarda étonné.

— Oui, mais, voyons, trouveriez-vous une jeune fille, orpheline, sans fortune, ayant deux frères à élever, sacrifiant un héritage...

Le directeur s'interrompit brusquement :

— Ah ! ça, mais... vous êtes malade ?...

— Non, répondit Renaud d'une voix faible.

— Non ? avec cette figure de trépassé ?

Il ouvrit un bahut, en sortit une bouteille couverte d'une épaisse couche de poussière, et, tendant un verre plein jusqu'au bord au jeune homme :

— Avez ce vieux xérès, et partez demain pour la Bretagne. Il est plus que temps, mon ami.

Renaud secoua la tête, et, par un violent effort de volonté, se raidissant contre l'émotion qui l'envahissait, il regarda M. Terny en balbutiant :

— Continuez.

— Continuer, quoi ? Le roman ?... Au fait, oui... Pendant que je parlerai, le xérès produira son effet. Voilà déjà du rouge sur vos joues... Donc, l'héroïne, pour quelques paroles un peu crues, à elle adressées par la sœur de la testatrice, sacrifie une maison et quatre cent mille francs, comme elle sacrifierait deux sous, et, s'installant à Paris, elle cherche des leçons, n'en trouve pas, ou de si mal rétribuées, que la pauvre créature, succombant à la peine, prend une maladie de poitrine et meurt... Allons, bon ! Un coup de timbre... Ce doit être la personne en question ! Restez-là, bien tranquille, j'irai lui parler dans le cabinet du caissier.

La main de Renaud serra violemment le bras du directeur.

— Terny, si c'est elle, faites-la attendre quelques minutes sans lui donner de réponse, et revenez vite. J'ai quelque chose à vous dire.

Une minute plus tard, M. Terny rentrait dans son bureau.

— C'est elle.

— Pouvez-vous me confier son nom ? son adresse ? demanda Renaud avec effort.

— Son adresse ? mais elle ne me l'a pas donnée. Son nom, oui... Le manuscrit est signé du pseudonyme « S. d'Yonville ».

— D'Yonville ! répéta Renaud.

— Quant au vrai nom, mis au-dessous entre parenthèse...

— Solange Mieussen, n'est-ce pas ?

Abasourdi, le directeur regarda le jeune homme.

— Vous la connaissez donc ?

— Oui. C'est-à-dire, non ; mais je connais l'histoire, le roman, si vous préférez. Et ce roman est *vrai*, tout invraisemblable qu'il vous paraisse... Terny, si vous avez de l'affection pour moi, — et Renaud scandait chaque syllabe, — il faut accepter le manuscrit de M^{lle} Mieussen.

— Évidemment, j'ai de l'affection pour vous, mais...

— Ne dites pas non, l'heure presse, je vous expliquerai plus tard... Si ce travail ne vous convient pas vraiment, renvoyez-en la publication à une époque éloignée... D'ici-là...

Renaud s'interrompit, puis ajouta :

— Réglez de suite le paiement... Je fournis la somme, donnez le prix que vous voudrez : deux mille francs.

— Vous êtes fou ! Dans une autre revue, elle aurait des désillusions affreuses...

— Eh bien ! un prix raisonnable, faites pour le mieux. Ne la froissez pas surtout... Prenez son adresse...

— Vous êtes dans un état impossible, mon pauvre ami. Vous avez la fièvre...

— Une bonne fièvre, Terny, soyez sans inquiétude... Allons, faites-la entrer, je veux la voir, mais ne me nommez pas.

— Elle va voir, elle, un joli monsieur ! Regardez-vous dans la glace. Un vrai spécimen de Charenton ou de Bicêtre. Il y a une minute, vous étiez pâle et sans mouvement, vous voilà maintenant cramoisi, et avec des gestes de possédé...

— Terny, elle attend ! Faites-la donc entrer.

— Mettez-vous à ce bureau alors. Prenez un papier, un livre, n'importe quoi, pour avoir l'air d'un secrétaire quelconque... Vous êtes prêt ? Je l'appelle ?

— Oui, murmura Renaud d'une voix étouffée.

La porte s'ouvrit, et Solange entra... Ses joues avaient la blancheur d'un lis, un cercle bistré entourait ses yeux, et cette attente de quelques minutes avait tellement surexcité ses nerfs, que, prenant le fauteuil indiqué par M. Terny, elle s'assit sans pouvoir prononcer une syllabe.

— J'ai lu attentivement votre manuscrit, mademoiselle, commença le directeur. C'est votre premier roman, n'est-ce pas ?

Un « oui » s'échappa des lèvres tremblantes de la jeune fille.

— Je le pensais. On y sent l'inexpérience d'un début.

— Vous le refusez ?

Jusque-là, Renaud, craignant de trahir son trouble, était demeuré le front dans une de ses mains... A ce cri vrai de douleur, il releva la tête et la regarda. Tous les deux tressaillirent : lui, reconnaissait la désespérée du parc Monceau ; elle, le défenseur des lutteurs pour la vie... Oh ! puisqu'il était là, tout espoir n'était pas perdu...

Ce fut *lui*, en effet, qui abrégéa son angoisse.

— M. Terny ne le refuse pas, dit-il, le cœur battant d'un bonheur fou devant le sourire qui reparaisait sur les lèvres de la pauvre petite. Il trouve seulement l'héroïne trop fière, trop désintéressée, surhumaine, enfin.

— Surhumaine, non, balbutia Solange. Mon héroïne agit comme j'agis moi-même si... pareil cas se présentait.

Le directeur sourit.

— Alors, mademoiselle, je m'incline. Le Comité a accepté votre roman, malgré ce qu'il appelait de l'exagération; mais, ainsi que je vous l'ai observé à votre première visite, la publication ne sera que pour l'an prochain.

La flamme d'espérance allumée dans les yeux de Solange s'éteignit soudain.

— Toutefois, suivant... nos habitudes, nous allons régler dès à présent... le prix de... ce roman... Veuillez, — M. Terny se tourna vers Renaud, — rédiger le reçu de mille vingt-six francs soixante-quinze centimes.

Le secrétaire improvisé ne sut jamais comment il rédigea le fameux « reçu ». Il tendit à Solange le porte-plume pour signer, tandis que le directeur comptait les mille vingt-six francs soixante-quinze centimes d'un travail qui ne devait jamais voir le jour.

Tout en traçant ces caractères hiéroglyphiques le nom de « Mieussen », Solange laissa tomber sur le papier une grosse larme qui acheva de la rendre illisible.

— Vous pleurez? dit Renaud tout bas, d'un ton si ému que la jeune fille lui sourit à travers ses larmes.

Elle murmura :

— Je pleure de joie! Le nom de *L'Amie des Jeunes filles* prononcé... au parc Monceau, je crois... par vous, est venu frapper mes oreilles... Une inspiration!... J'avais tant cherché!... N'est-ce pas providentiel?

Très pâle, Renaud l'écoutait.

Oui, c'était « providentiel », plus providentiel que ne pouvait le croire la pauvre créature qui tressaillait de bonheur à ses côtés. Il entendit vaguement M. Terny demander l'adresse de Solange, la lui faire écrire, à lui, Renaud, sur son portefeuille... Il salua d'un « au revoir » singulier la jeune fille qui lui disait « adieu », donna au directeur quelques explications incohérentes, et partit à son tour, prétextant un rendez-vous, en réalité, pour calmer, par l'air et par la marche, son agitation trop grande.

Deux heures plus tard, à la tombée de la nuit, un homme, le front dans ses mains, était agenouillé devant l'autel de Notre-Dame-des-Victoires. Cet homme, dont le cœur chantait une hymne de reconnaissance, cet homme qui ne pleurait jamais, et qui, ce jour-là, sanglotait comme un enfant, était Renaud Kerviler... Re-

naud Kerviler, qui allait essayer de prendre sa revanche.

XIII

Sur la ligne de Versailles, se trouve un essaim de villas nichées dans la verdure : c'est Chaville, un des plus jolis endroits des environs de Paris. Le village, qui étale ses maisons de chaque côté de la route, est en plein bas-fond, en plein terrain plat, en plein soleil aussi. Mais, dès qu'on arrive à la ligne du chemin de fer, les vallonnements commencent, et l'ombre des grands arbres couvre les chalets rustiques, les villas mauresques ou italiennes, les pimpantes maisons bourgeoises, les châteaux à clochetons aigus, à tourelles crénelées.

Parmi ces derniers, celui de la comtesse de Pénaulan est le moins beau peut-être, mais, à coup sûr, le plus pittoresque et le plus ancien.

La comtesse de Pénaulan passait trois mois d'hiver dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré, situé entre cour et jardin, si tranquille qu'on eût pu se croire à cent lieues de Paris. Tout le reste du temps, elle demeurait à Castelrose. C'est là qu'elle était née, qu'elle avait grandi, joué, étudié avec ses quatre sœurs, mortes toutes les quatre, vers leur vingtième année, de cette terrible maladie de poitrine devant laquelle les médecins ne peuvent que constater l'impuissance de la science humaine. C'est là qu'elle avait perdu, à peu d'intervalle, son père et sa mère; là, qu'à la sortie de la petite église de Chaville, elle était venue cacher son bonheur de femme heureuse et aimée; là, qu'était né son fils; là, aussi, qu'était née Lissel, l'unique enfant de ce fils, emporté, en même temps que sa toute jeune femme, par une épidémie de fièvre typhoïde; là, enfin, terminant cette série funèbre, que M. de Pénaulan avait rendu le dernier soupir.

Une foi moins robuste que celle de la comtesse eût défailli sous ces coups répétés du malheur. La sienne y puisa un nouvel élan. L'hôtel du faubourg Saint-Honoré, de même que Castelrose, voyaient tour à tour passer la misère en haillons et la misère décente, surtout la misère morale, la plus terrible peut-être; car, si une pièce d'argent adoucissait la souffrance de la faim, il faut un tact infini, mêlé à une infinie bonté, pour adoucir une souffrance de cœur, d'esprit et d'âme.

M^{me} de Pénaulan possédait ce tact infini, cette infinie bonté. Renaud Kerviler, son neveu à la mode de Bretagne, son coadjuteur aussi pour toutes les œuvres de charité, le savait mieux que personne. C'est pourquoi, dès le lendemain de sa rencontre avec Solange, il arriva à Castelrose vers dix heures, annonçant à M^{me} de Pénaulan qu'il s'invitait sans façon pour déjeuner.

Son visage, empreint d'habitude d'une gravité calme, était si transformé, son être entier ruis-

lait tellement de bonheur, que M^{me} de Pénaulan, après l'avoir enveloppé d'un pénétrant regard, sourit et lui indiqua un siège.

Renaud saisit les mains de la comtesse, mains aussi blanches que sa chevelure, puis dit gaiement : — Devinez ?

Une femme plus jeune, moins expérimentée, surtout connaissant moins Renaud, eût cherché maintes raisons de cette exubérance joyeuse. M^{me} de Pénaulan, elle, n'hésita pas une minute.

— Vous avez retrouvé M^{lle} Mieussen.

Dès son retour de Bretagne, Renaud, tout en voilant ce qui pouvait être défavorable à sa mère, l'avait choisie pour confidente, pensant que, si quelqu'un était capable de l'aider dans ses recherches, c'était cette vieille amie, dont la police secrète savait découvrir et soulager tant d'infortunes. M^{me} de Pénaulan avait encouragé le jeune homme, d'autant plus encouragé que, connaissant M^{me} Kerviler, elle pressentait une partie de la vérité sous les habiles réticences de Renaud. Mais, bien qu'elle eût déjà pris ici et là bon nombre d'informations, elle ne comptait guère sur une réussite, n'ayant aucune notion, même très vague, du lieu de résidence de la jeune fille. Et voilà que Renaud, heureux comme elle ne l'avait jamais vu, venait lui annoncer qu'il avait trouvé la fugitive.

— Allons, Renaud, racontez-moi tout en détail, bien en détail, dit-elle en souriant.

— Oui, mais si Lissel survient ? Elle n'est pas malade ?

— A votre première question, je réponds qu'il nous sera facile de renvoyer Lissel. A la seconde question... Tenez, voilà la réponse.

— Je te répète, ma vieille Madeleine, disait une voix très claire sur la terrasse courant le long du château, qu'il y a dans l'air une odeur de plaidoirie, de toge. Tu ne sais pas ce que c'est qu'une plaidoirie, une toge ? Ça ne fait rien. Je donnerais ma main à couper, oui, à couper, que Renaud est à Castelrose... Là ! j'en étais sûre. Bonjour, cousin !

Sur le seuil de la porte-fenêtre du salon se tenait une jeune fille, presque une enfant. Elle était petite et frêle, admirablement proportionnée ; sous sa chevelure très blonde, que le vent avait dénouée, et ramenait en cet instant sur son visage, paraissaient deux yeux bleus, immenses, pétillant d'intelligence et de mutinerie, un nez aquilin, des lèvres rieuses, une peau d'un blanc rosé...

Une fleur en bouton ! telle était Lissel, la petite-fille adorée de M^{me} de Pénaulan, son unique faiblesse.

— Bonjour, cousine ! répondit Renaud.

Ils « cousinaient » tous les deux, bien que leur parenté fût assez problématique, et le rêve très cher de M^{me} de Pénaulan était de voir, vers la dix-huitième année de Lissel, ce « cousinage » s'effacer sous des liens plus forts et plus doux. Qui donc, mieux que Renaud, pensait-elle, pou-

vait se montrer, pour cette enfant naïve, un guide expérimenté, un soutien fidèle et sûr ? Qui donc, mieux que Renaud, si tendre sous son apparence virile, saurait envelopper d'une atmosphère de tendresse cette petite Lissel, si choyée, si follement aimée depuis sa naissance ?

Pour l'instant, ils se taquinaient sans cesse. Lui, traitait en gamine la jeune fille de seize ans qu'il avait vue au maillot. Elle, ripostait, de son mieux, s'amusant follement de ces escarmouches, et nul habitué de Castelrose n'était plus désiré que « maître Renaud », comme elle l'appelait parfois.

— Que regardez-vous donc, cousin ? demanda Lissel, toujours à l'entrée du salon, une gerbe de fleurs sur les bras.

— Je regarde... Vous êtes idéalement coiffée, ma cousine.

Un sourire creusa deux mignonnes fossettes aux joues de la jeune fille.

— Un artiste capillaire, très en renom, court Chaville ce matin, je suis une de ses clientes.

— Ah !

— Le vent, monsieur !... Oui, le vent, qui éprouve un plaisir inouï à transformer en sainte Madeleine les fillettes correctement peignées.

— D'abord, je ne vous ai jamais vue « correctement peignée ».

— Quel blasphème ! Ce matin, maître Renaud, mes cheveux étaient collés sur mes tempes, à la Vierge, ou à la noyée, au choix... Une heure de promenade, et me voilà...

— Genre caniche. Allez vous refaire des bandeaux à la Vierge, ma sœur !

— Plus tard, révérend père.

— Plus tard ! Eh bien ! courez un peu avec Moustache, ou conduisez votre poupée vers les poissons rouges du bassin.

— Ma poupée ! Sortez votre polichinelle, monsieur, et nous nous amuserons, vous et moi... Ah ! vous êtes pris !... Aussi, pourquoi manquez-vous de franchise ? On dit : « Ma cousine, vous arrivez mal à propos, j'ai à causer avec votre grand'mère. Donc, allez au diable. » Je vous remerciais chaudement, et partais aussitôt après vous avoir jeté... une cartouche de dynamite.

Vlan ! Le jeune avocat reçut en plein front une énorme pivoine rouge.

— Touché ! cria Lissel, s'enfuyant, de peur d'une riposte,

Mais Renaud ne songeait pas à la « riposte ». Dès que Lissel fut partie, il rapprocha son fauteuil de celui de M^{me} de Pénaulan, et raconta bien vite, d'une voix contenue, sa rencontre avec Solange.

— Pauvre petite ! murmura la comtesse quand il eut terminé, elle doit souffrir.

— Oui, oh ! oui... Si vous saviez comme on lit cette souffrance dans ses yeux !... J'ai écrit de suite

quelques lignes au notaire Barlon, mais ni lui ni moi ne pouvons rien... maintenant. Alors, je viens à vous. Seule, vous saurez adoucir la position de M^{lle} Mieussen sans froisser sa délicatesse.

— Comment se présenter chez une personne que l'on ne connaît pas? Car, il ne s'agit pas là d'une infortune ordinaire.

Renaud demeura un instant pensif.

— Rien à faire, paraît-il, avec le tuteur. Il ne songe qu'à la science. Mais le manuscrit présenté par M^{lle} Mieussen à M. Terny est signé « d'Yonville », le nom de sa mère, probablement. S'il en est ainsi, vous êtes alliée. Voilà une raison valable pour entrer en relations.

— Oui, dit M^{me} de Pénaulan.

Elle reprit, après un court silence :

— Lissel me sera sans doute utile. M'autorisez-vous à lui donner quelques détails sur cette

affaire? Malgré son enfantillage, plus apparent que réel, la chère petite est d'une absolue discrétion. Je l'ai éprouvée maintes fois, car elle me seconde en bien des choses.

Renaud baisa la main de M^{me} de Pénaulan.

— Vous avez entière liberté d'action et de parole : souvenez-vous seulement, et faites-le observer à Lissel, que mon nom ne doit pas être prononcé sous peine de tout compromettre.

— Bien ! L'adresse de M^{lle} Mieussen?

— 38, rue Férou.

— 38, rue Férou, répéta M^{me} de Pénaulan, écrivant sur son carnet.

Puis, relevant la tête :

— J'irai, dit-elle.

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)



CHANSON MARINE

*Nous revenions d'un long voyage,
Las de la mer et las du ciel.
Le banc d'azur du cap Fréhel
Fut salué par l'équipage.*

*Bientôt nous vîmes s'élargir
Les blanches courbes de nos grèves;
Puis, au cher pays de nos rêves,
L'aiguille des clochers surgir.*

*Le son d'or des cloches normandes
Jusqu'à nous s'égrenait dans l'air;
Nous arrivions par un temps clair,
Marchant à voiles toutes grandes.*

*De loin, nous fîmes reconnus
Par un vol de mouettes blanches,
Oiseaux de Granville et d'Avranches,
Pour nous revoir exprès venus.*

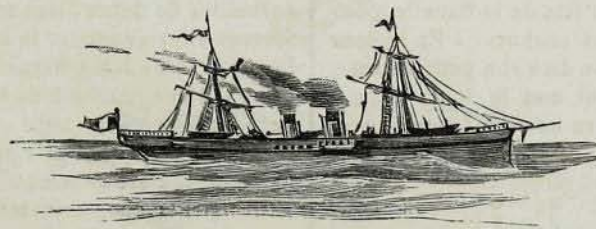
*Ils nous disaient : — « L'Orne et la Vire
Savent déjà votre retour,
Et c'est avant la fin du jour
Que doit mouiller votre navire.*

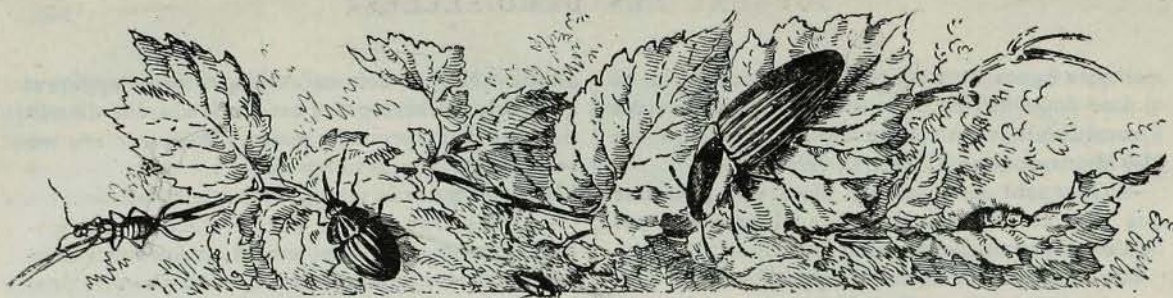
*« Vous n'avez pas compté les pleurs
Des vieux pères qui vous attendent.
Les hirondelles vous demandent
Et tous vos pommiers sont en fleurs.*

*« Nous connaissons de belles filles
Aux coiffes en moulin à vent,
Qui de vous ont parlé souvent,
Au feu du soir, dans vos familles.*

*« Et nous en avons pris congé
Pour vous rejoindre à tire-d'ailes,
Vous avez trop vécu loin d'elles,
Mais pas un seul cœur n'a changé. »*

A. LEMOYNE.





Causerie de Quinzaine



Il faut avouer que nous vivons dans des temps étranges, si l'on désigne par cet adjectif les choses qui sont en contradiction avec l'usage traditionnel.

Je me rappelle, par exemple, une époque, pas trop lointaine encore, où lorsqu'on avait le malheur de posséder dans sa famille un repris de justice, un forçat ou même simplement un condamné de la simple correctionnelle, on ne s'en vantait guère, et c'étaient des efforts d'imagination incroyables pour arriver à voiler cette tare. On changeait de nom, on quittait son pays, et les petites générations ignoraient absolument leur parenté indigne. A quoi bon déflorer cette ignorance du mal dans la jeunesse, pourquoi apprendre la rougeur de la honte à ces jeunes fronts ? Aujourd'hui, c'est une autre affaire et, si l'on a la chance de posséder un frère, un père sous les verrous, on est au comble de l'orgueil. A défaut d'une parenté aussi proche, on se contente d'un cousin, voire même d'un ami, d'un camarade de classe. Il y a vingt ans peut-être qu'on l'a perdu de vue, n'importe, on lui envoie sa carte, on va le voir, on le tutoie et, s'il est au secret et qu'on ne puisse le voir, on lui envoie du Champagne et du foie gras : « Ce pauvre ami, comme il doit s'ennuier en prison ! A-t-il du feu, de la flanelle, pour combattre l'air humide des cachots ? » Et le jour où la visite est permise, on dit à son petit dernier, un collégien remuant, qui met le logis à sac :

— Écoute, Edmond, si tu ne casses rien ni personne d'ici au déjeuner, je te promets une fameuse surprise.

EDMOND. — ?????

LE PÈRE. — Tu verras.

EDMOND. — C'est-y le Musée Grévin avec la femme coupée en morceaux ?

LE PÈRE. — Mieux que cela.

EDMOND, songeur. — Mieux que ça, je ne vois guère... Le cinématographe du train ?

LE PÈRE. — Nigaud, tu sais bien qu'on ignore qui l'a dévalisé !

EDMOND. — Oh bien si on le savait, où serait le mérite !... Alors, c'est pas la binette des dévaliseurs, ni des assassins ?...

LE PÈRE. — Non, mais tu brûles ; sache, mon garçon, que nous irons tantôt à la Conciergerie visiter notre cher X, j'ai enfin la permission des juges.

EDMOND, suffoqué par la joie et l'orgueil. — Chic, chic alors ! En v'là une veine !

Et sa joie éprouvant le besoin d'une démonstration extérieure quelconque, il exécute une danse de sauvage avec mélange de roue dans les deux sens, sous le regard bénévole de son père.

Et si le lendemain les journaux relatent cette visite intéressante de monsieur Edmond et de monsieur son père, on garde dans la famille cette preuve imprimée d'une heure de gloire dont on sera fier de parler aux générations à venir.

Pourquoi ? Ah ! mesdemoiselles, vous m'en demandez trop long ; cherchez vous-même et faites-nous passer le renseignement quand vous l'aurez. Moi, je n'ai pas le temps, la chronique me réclame. Il y a le Concours hippique qui s'achève ; il faut bien aller voir un peu les beaux officiers bleus et rouges, avec leurs dadas enrubannés, et surtout les jolies femmes qui transforment les tribunes en corbeilles de fleurs (lisez entre les lignes, qu'il faut surtout aller constater la couleur de leurs robes fuyantes et de leurs toques audacieuses). Le costume tailleur touche à sa fin, car il est à l'apogée de la gloire ; il y en a de blancs, il y en a de roses, il y en a d'un gris plus pâle qu'une aube de printemps ; c'est délicieux et salissant en diable. Et les petits chapeaux tout en paille *mi-partie* comme un costume de clown, sans autre garni-

ture que le nœud de paille *mi-partie*, s'étalant sur le front entre les bouffants de la chevelure, comme les cornes d'un coléoptère. Est-ce joli? Oui, si le mannequin est bien fait et le minois avenant, et la mode ne se soucie pas des autres.

De là, courons aux aquarelles voir s'ébaucher les derniers mariages de la saison, entrevues classiques, si intéressantes pour les acteurs et aussi pour le public qui se range instinctivement et se détourne des tableaux pour suivre d'un regard sympathique cette jeune personne rouge jusqu'aux oreilles, et ce monsieur pâle jusqu'aux cheveux, qui ont une heure tout juste pour examiner s'ils se conviennent. Bah! il n'en faut pas toujours autant pour constater qu'on se déplaît, et alors le tour à un autre. Cette fois, ce ne sera pas dans un musée qu'aura lieu l'entrevue; il faut éviter la monotonie, et les bals sont là pour venir en aide aux familles. En fait de bals, j'en ai rarement vu d'aussi beau que celui donné par M^{me} B. Des fleurs incomparables et à profusion, un orchestre délicieux et un cotillon invraisemblable; les accessoires : bracelets, éventails, petites pendules de voyage, ombrelles de soie blanche, avec manche en cristal, que sais-je encore; tout était fait pour amuser, tenter, ravir les danseuses; combien sont restées intrépides jusqu'au jour, fascinées par ces merveilles!

Mais le Salon, le Vernissage nous attirent à leur tour; le défilé des élégantes célèbres, des femmes toujours belles parce qu'elles l'ont été un jour, il y a vingt ans, et que le Parisien est essentiellement conservateur. Quand il a fait choix d'une beauté, il n'entend pas qu'on en doute, et, pour affirmer la sûreté de son goût, il immortalise son idole. Donc, aux pastellistes, on regardait les peintures ambulantes et savantes qui passaient dans les salles; aux aquarellistes, les amoureux qui erraient devant les tableaux; au Salon, les actrices, les belles dames, les célébrités, qui formaient des îlots au milieu de la foule, à l'Hippique, les pompons de ces messieurs et les jaquettes de ces dames. Où donc nous conduirait-on pour nous occuper de l'art pur?... A Paris, mes enfants, on est ainsi, en apparence, toujours à côté de la question; mais on a de subtils moyens d'y rentrer, et l'art n'y perd rien. L'art, il est dans la rue, où la petite ouvrière, chaussée fin, juponnée court, la taille svelte et libre, les cheveux ad-

mirablement massés, est fine et charmante comme ces menues poupées grecques que Tanagra nous a conservées; il est dans votre maison, où vous faites des prodiges d'harmonie entre toutes les pièces de votre appartement pour obtenir ces gammes de tons qui font rêver des peintres; où le détail est soigné, choisi; où le jour, savamment distribué, cache ceci, caresse cela. Il est à vos doigts sous forme de bagues étincelantes copiées sur les chefs-d'œuvre du genre; à votre col, d'où descend la chaîne esclave rivée par des émaux merveilleux. Il est sur votre table, dont la vaiselle plate, les cristaux taillés émergent de guirlandes délicates, où les nappes de soie, les broderies de fées supportent cornets de cristal, salières ajourées, assiettes de Saxe ou du Japon qui valent leur pesant d'or. L'art! mais nous en vivons, nous nous sommes faits ses esclaves volontaires, ses dévots convaincus et ardents; pas n'est besoin pour le connaître d'aller ici plutôt que là; on s'en imprègne à la devanture des magasins de Paris, chez les couturières de Paris, aux marchés des fleurs de Paris, au Concours hippique de Paris, aux expositions de Paris, aux théâtres de Paris. Vive Paris, la ville unique au monde!

Bonté divine! que va penser la province de cette levée de bouclier! La province sera sage et grande dans ses sentiments; elle se dira que tout le monde ne peut pas être premier en tout; et qu'il vaut mieux sacrifier ses petites prétentions à la gloire de la ville Soleil, puisque celle-ci représente la France! Et puis, je n'empêche pas Pithiviers de s'enorgueillir de ses pâtés; Montélimar, de... son nougat; Bourg, de ses bijoux bressans; Rouen, de sa cathédrale; Marseille, de sa Cannebière; Bordeaux, de son vin; Vichy, de son eau; Lyon, de son fleuve. Tout cela est beau, bon, fortifiant, gai, riche; tout cela est, à l'égard de Paris, comme la collerette de dentelle dont on entoure le bouquet de la mariée; elle double sa valeur, fait ressortir sa beauté, et lui garde plus intense et plus subtil son parfum de fleur.

Quant à mes petites amies étrangères, si nombreuses et si aimables, je ne leur vante notre France que pour les engager plus instamment à venir nous y voir souvent, et longtemps.

C. DE LAMIRAUDIE.



Pensées et Maximes

Les femmes les plus accomplies sont aussi, en raison de leurs perfections, les plus essentiellement femmes par leur manière de penser et de sentir.

DANIEL STERN.



DEVINETTES

Mots en soleil

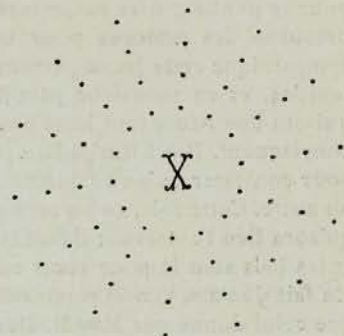
Autour du soleil : Un usurpateur anglais.
Lettre commune à tous les mots et les finissant : X.
Autour du soleil, de gauche à droite, en commençant par le haut :
 Un fruit exquis. — Aux enfers. — Quadrupède des pays froids. —
 Un chant latin. — Esclave. — Plus petit que nature. — En Russie.
 — Tribunal secret. — Un nomade. — Aux taillis. — Nuance claire.
 — Vêtement du prêtre. — Exquise en matelote. — Un ennemi de
 l'humanité.

(Héliotrope blanc de Saint-Nazaire.)

Logogriphe

Je suis à l'étable, je suis à l'écurie.
 Retirez-moi successivement un pied, et vous trouverez que je
 suis : Un piège. — Un chasseur. — Au Vatican. — Un poids. — De
 l'adresse. — Un adjectif. — Le début d'une année.

(Marguerite Grosjean.)



Mots en cube

Premier carré : Terrain boueux. — Un rongeur.
Deuxième carré : Pour l'écorce. — Fruit rouge.
Mots reliant les carrés : Un prénom. — Certaine. — Contraire de fou.
 — Se jette dans le Danube.

(Une Blondine de L.)

Paroles célèbres

A quelle occasion une célèbre duchesse du xvi^e siècle parcourait-elle les
 rues de Paris en carrosse en criant : « Bonnes nouvelles ! bonnes nou-
 velles ! » ?

(X. Y. Z.)

Mots en croix lorraine

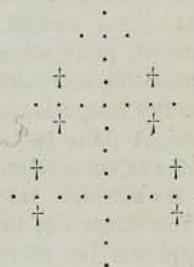
Verticalement, au centre : Un temple de Minerve.
Horizontalement : Tient le soc d'une charrue. — Distribution par part. —
 Qui transporte des fardeaux.
Ornements représentés par des croix, verticalement : Un rongeur. — Cui-
 sine. — Augmente tous les jours. — Plante céréale.

(M. Aryre et J. Rophlé.)

Devise

Quel est le peuple de l'antiquité dont la devise était : « Vaincre ou mourir ! » ?

(Miss Sphinge.)



EXPLICATION DES DEVINETTES D'AVRIL

Mots en parallélogramme syllabique :

	CA	MA	RA	DE
	MA	LA	CHI	TE
SA	LA	MI	NE	
VA	LE	RIA	NE	

Charade fantaisie : Mirabeau.

Acrostiche double : Puits de Chavannes. — Pic de
 la Mirandole.

Mots en hélice :

E	P	H	E	S	E
P	E	L	L	A	
A	J	A	X		
M	A	I			
I	F				
N					
P	O				
D	A	N			
J	O	A	D		
J	A	F	F	A	
P	E	L	I	A	S

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire